

Thierry NOIRET

*Dentelles  
des Flandres*

Paysages belges

Du même auteur : *Alain Robbe-Grillet*, Didier Hatier coll.  
Auteurs contemporains nr 6, Bruxelles, 1986.

**© Thierry Noiret 2017 – tous droits réservés**  
**Photomontage de couverture de l'auteur © 2017**  
**Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017**  
**Publié par Bookelis**  
**ISBN 978-2-9816651-0-2**

*Dormantes ou vives,  
Pures et limpides,  
Salées comme larmes,  
Troubles comme marécages,  
Ce recueil est dédié à l'Eau,  
Toutes les eaux.*

## Prologue

J'ai déjà conté, en d'autre occasion, comment j'avais rencontré l'esprit de ces eaux qui s'étirent, s'infiltrent, se dispersent, se cachent et se perdent, s'affirment, s'alignent ou sinuent, s'insinuent, s'insurgent même dans nos villes flamandes. Cet esprit, je lui avais donné un nom, Rachel, qui, bien entendu, a été, tout au long de ces années, mon port d'attache, le havre de mon inspiration. ... Elle qui n'avait pas de demeure ! Bien que je l'aie secrètement aimée, je sais, j'ai toujours su qu'elle n'avait jamais vraiment existé.

Pourtant, à l'approche d'une ville portuaire, d'une cité lacustre, d'un canal ou d'un fleuve, je ne peux m'empêcher de la sentir proche, d'entendre venir au plus profond de moi des mots que je ne connais pas et de vouloir décrire un certain sourire paisible quoiqu'en perpétuelle fuite, et conter l'immense force d'une aventure amoureuse au-delà de toute raison, de toute passion, de toute sensualité, par-delà toute folie. Certains ont leur muse, j'avais ma nymphe... et je dépose de bonne grâce ces quelques lignes à son autel.

Mais ces années de folle tendresse avec les eaux, les marées, les fleuves et les canaux, ces années de culpabilité aussi m'avaient fait oublier que les vagues sont tumultueuses et l'océan gourmand. Combien de vaisseaux ne gisent pas au fond de l'eau ? Combien de cités, de continents n'ont-ils pas été engloutis ? Que de tempêtes, d'ouragans, raz-de-marée, cyclones, inondations, débordements de fleuves, que de

sécheresses aussi n'ont pas cicatrisé l'histoire de notre humanité ?  
Combien de fléaux ne devons-nous pas encore en attendre ?

Prisonnier de cette dentelle humide des Flandres, de ces terres marines, ces canaux, de ces allégories d'un monde en devenir, perpétuellement fécondé, je ne m'étais pas prévenu de ce que ce sont terres périssables, que la mer envahit mieux que les songes, plus durablement, pour la plus grande misère de l'homme.

Que les eaux gelées des pôles viennent à fondre et, qui sait, des pays entiers, des terres de culture, des agglomérations populeuses, des paysages paisibles, tout cela s'en ira tout bonnement, au plus profond de la mer, rouiller, dégorger, pourrir, végéter, s'incruster de coquillages, d'algues, de sel, de coraux... et se dissoudre petitement pendant l'éternité.

Aussi ai-je voulu de ces quelques feuilles de papier historiées recouvrir ces villes flamandes, que jamais elles ne voient s'abattre sur elles les eaux vengeresses ni ne s'enfoncent dans les abysses de votre oubli...

## L'abbaye des Sables

Il est près des côtes françaises, un espace vide de verdure, d'habitations, de sentiments humains, bien connu des exilés, des fraudeurs et contrebandiers, des passagers clandestins, un véritable désert où ne cohabitent bien péniblement que vents et sables.

C'était au plus haut, au plus profond, au plus ignoré des âges, après bien des invasions, que l'esprit de Dieu avait trouvé suffisamment de prêcheurs pour s'étendre en toute l'Europe, jusque dans ses déserts. Il était venu des moines pour convaincre la Gaule paillarde, les bords belliqueux du Rhin et jusqu'à la très celtique Irlande. Il en était venu même pour évangéliser les sables et les vents, les dunes nomades, les marées, les rivages mouvants.

Dans ces espaces jusqu'alors vides du souffle de l'Eternel, ils vinrent et sur les replis fuyants des dunes, sur ces vagues de sables - parce que le lieu disait-on était sacré, réservé à quelque divinité païenne en exil - ils décidèrent d'ériger un lieu d'une spiritualité inégalée, où l'esprit divin soufflerait en permanence sur l'homme et sa descendance.

Il vivait là, en ces lieux presque désolés, un saint homme, proche de Dieu, patricien à ses heures, ayant allégé la servitude et mis à profit, par un dur labeur, ces terres salines, un des plus pauvres dons que le ciel jamais ne fit.

Ce seigneur offrit aux moines grande part de son domaine, et les dunes qui l'entourent, et les oyats qui les couvrent, et la vue du ciel et de la mer, et de toutes choses

qu'avait faites ici-bas notre Père, afin qu'ils bâtissent la nouvelle maison de piété.

\*

Comme en ces temps-là, les moines étaient bâtisseurs et les miracles à la portée des ecclésiastiques, il ne fallut que quelques semaines pour que s'élève une abbaye... une bien curieuse abbaye somme toute, car si elle n'enviait en rien les plus beaux édifices gothiques primitifs, les moines eux savaient qu'elle n'était bâtie que de sable, de vents et d'eau de mer... Rien de solide, de certain, qui résiste au temps, qui ne fuie entre les doigts n'était entré dans la composition de l'architecture. Tout n'était qu'écoulement dans cet édifice, des dortoirs au réfectoire en passant par l'immense chapelle aux dimensions exaltées telles les plus célèbres de nos cathédrales.

Et les moines s'y installèrent allègrement, ainsi que les serfs et la légion de domestiques attachée au ministre de l'intendance et de l'entretien. Le noble patricien fut raisonnablement appelé à gérer la communauté, dans les choses de ce bas monde aussi bien que spirituellement.

Les moines avaient pour habitude de longuement méditer sur la grève avec pour contemplation divine le déferlement des vagues, le mouvement régulier des marées, les entrelacs d'ocres et de bruns, le miroir des lames de mer prisonnières des bancs de sable. Dans le fracas du vent qui s'abîme sur la mer, Dieu leur murmurait le vacarme des temps à venir : vaisseaux de ferrailles, amerrissage de machines volantes, routes de feu vers l'horizon.

Il y avait la pluie souvent, et toujours le vent, les pluies de sable et les lames de mer. Il y avait encore le brouillard qui tombait telle l'haleine de Dieu... Toutes occasions pour se fondre dans le paysage et disparaître du regard des hommes. Il y avait les saisons et parfois le soleil. Il y avait enfin la grande marée